

Biographie

Serge Nouailhat est né le 21 janvier 1960 à Rennes, mais sa famille déménage très vite à Nantes où il grandira. Il est l'aîné d'une fratrie de trois garçons.

Ses parents sont des enseignants ; la famille a des revenus moyens, « sans être riche » ajoute Serge. Le père est un universitaire qui enseigne l'histoire contemporaine. Très américanophile, il recevra une bourse d'étude pour aller étudier à la bibliothèque du Congrès à Washington. Serge suivra ses parents, il a 10 ans et parlera assez rapidement l'Anglais. Sa mère est professeur d'espagnol, mais consacrera une grande partie de son temps à l'éducation de ses enfants. Il s'agit donc d'une famille ouverte au monde extérieur ; elle voyagera beaucoup en Europe (URSS et Hongrie) comme en Amérique du Nord. Sans grande surprise, son père est un Européen convaincu, très en phase avec les idées de Robert Schumann. Politiquement, il est centriste. Père et mère sont catholiques. Quand la mère a une foi religieuse vivante et profonde, elle prie tous les jours et a une vie intérieure bien réelle, le père a, selon son fils, une foi catholique plus conventionnelle. Ses parents sont toujours vivants et Serge les identifie comme des « personnes joyeuses ».

« J'ai eu une enfance heureuse », bien qu'il remarque avoir du changer d'école de nombreuses fois, l'obligeant à s'adapter à chaque nouvel environnement. Il fut un écolier puis un collégien peu travailleur : « beaucoup de choses m'intéressaient en dehors de l'école ». Avec deux traits plus marqués : il aimait beaucoup la lecture, se définissant comme « boulimique » de littérature, se demandant, en rétrospective s'il n'aurait pas aimé écrire ; il était très inventif, allant de la cabane au fond du jardin, jusqu'à la création d'un guignol, ce qui le conduira vers la mise en scène. Arrive le moment du baccalauréat, il aurait dû passer un « bac. C » sauf qu'il était peu attiré par les mathématiques ; en 1978, il passe un bac. littéraire, obtenant même une mention. Il se révèle rapidement comme une personnalité très autonome et indépendante ; sans un sou en poche, il parcourt l'Irlande à bicyclette et, au retour, ses parents apprennent, sans grand enthousiasme, « que l'on a vu Serge en train de finir les assiettes » sur le bateau de retour.

Vient le moment de choisir son orientation professionnelle.

En accord avec ses goûts d'enfant et d'adolescent, il part, pour Paris, faire des études à orientation artistique, soutenu en cela par ses parents qui lui font confiance. Il a 18 ans, et passe par une période intermédiaire, souvent observée chez les jeunes adultes : il vit dans une petite chambre, dort peu, mène dit-il, « une vie de patachon », allant même jusqu'à fumer des

herbes prohibées. Ce mode de vie n'est pas sans effet sur son équilibre psychologique et passe par une phase que l'on pourrait qualifier de dépressive. Moins qu'un traitement médical, c'est la rencontre avec Pascale, sa future épouse, qui le ramène vers un comportement plus stable.

Il veut faire de l'art le cœur de sa vie professionnelle. Des amis de ses parents attirent son attention et son intérêt sur l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Appliqués et des Métiers d'Art où il entre en 1979 après une année de « prépa » dans un atelier privé, l'Atelier Leconte où il rencontre Pascale. Le cursus de cette école le conduit à faire un choix plus précis dans son orientation professionnelle : ce sera la publicité et plus particulièrement la publicité dite « en volume », celle qui aménage et met en scène les vitrines des magasins. Même s'il s'y révèle à l'aise et si cette spécialisation annonce de belles réussites sociales et financières, il se sent à l'aise dans la publicité et décide de reprendre une formation plus compatible avec ses convictions. Il prépare le concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de Cachan qu'il intègre brillamment en 1982 : il « entre » 3^{ème} dans un concours offrant 12 places à plus d'une centaine de candidats. Première conséquence pratique de cette intégration, cette école lui fournit un salaire d'élève-professeur qui lui apporte une vie plus confortable.

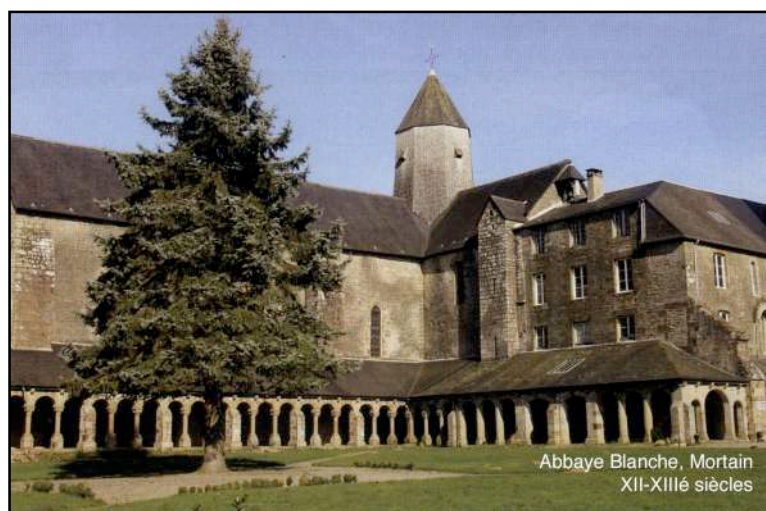
Cette situation matérielle est la bienvenue car, l'année précédente, en 1981, il s'est marié avec Pascale ; il a 21 ans et elle un an de moins. Au delà d'une première affinité artistique découverte lors de l'année passée à l'Atelier Lecomte, Pascale va facilement le suivre dans sa démarche mystique ; ils retourneront tous les deux à l'abbaye de Saint Guénolé à Landévenec. Démarche qui va rapidement transformer leur petit appartement en lieu de rencontre et de prières. Une fille va naître avant d'avoir quatre autres frères et soeurs. Evoquant cette période de leur vie, Serge se regarde comme ayant formé un couple un peu atypique, « incongru » dit-il. Ces premières années 80 était une période d'une grande liberté sociale, sans grande contrainte économique, période qu'il identifie comme « sans souci », « babacool ».

L'atmosphère à l'Ecole Normale Supérieure de Cachan commence à lui peser. C'est une école à l'enseignement à la fois très académique et très varié, le mettant en contact avec l'art mais aussi avec d'autres secteurs de la connaissance, allant, par exemple, de l'histoire à l'anatomie. La technique et l'art du vitrail commence à attirer son attention. Mais c'est aussi une école où l'atmosphère générale est, selon ses propos, « déjantée » pour souligner à la fois la large palette des enseignements et des comportements mais aussi des influences : l'art que l'on dit « contemporain » avec ses forces et ses excès y pénètre d'abondance. Serge Nouailhat passe le CAPES qui lui assure un poste d'enseignant dans les lycées mais souhaite s'extraire de cette ambiance. Nouveau choix, nouvelle orientation.

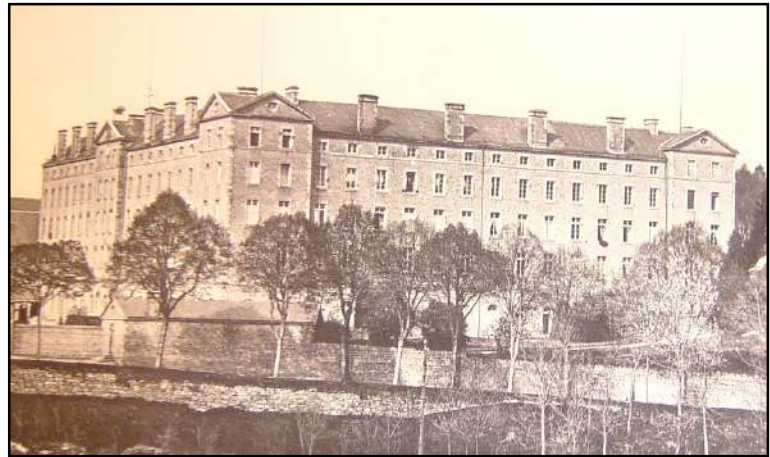
Avec l'aide de son directeur, il obtient une mise en disponibilité lui permettant de ne pas répondre à la première affectation que l'Education Nationale lui propose à Lyon. Mais cette mise en disponibilité ne pouvait répondre à une obligation statutaire : son intégration à l'Ecole Normale Supérieure de Cachan et son salaire d'élève-professeur impliquaient qu'il accorde 10 années de sa vie active à la fonction publique sous la forme d'enseignement. Ce ne sera pas le cas : pendant de nombreuses années, il n'enseignera pas, n'aura pas de revenu imposable et ne remboursera pas l'Etat pour les salaires versés pendant sa formation. Mais l'administration fiscale va se réveiller quand son épouse recevra un modeste héritage et lui quelques modestes droits d'auteur : il payera ce qu'il devait.

A la fin de sa formation à l'Ecole Normale Supérieure de Cachan, se chevauchent, de nouveau, deux types d'influences : celle de son école qui l'oblige à faire un stage d'entreprise et celle de ses convictions religieuses qui le poussent vers un monde fait de prières et de charité. Lui et Pascale ont un premier contact avec la Communauté des Béatitudes de Nouan-le-Fuzier, au sud d'Orléans. De rencontres en nécessités, il trouve, en 1984, un stage dans une entreprise qui édite une revue « Feu et Lumière » à Saint Broladre, non loin du Mont Saint-Michel ; cette revue a pour mission d'évangéliser par la beauté, beauté qu'elle exprime par la qualité de ses textes mais aussi par celle des photographies qu'elle présente à ses lecteurs. Serge et Pascale découvrent alors ce qu'est la grande simplicité : locaux misérables, nourriture chiche, confort inexistant. Ils découvrent aussi qu'ils apprécient la radicalité de la situation dans laquelle, se trouvent, comme ils apprécient aussi une vie rythmée « par une superbe liturgie ». C'est pour eux le chemin quasiment naturel d'« une vie donnée à Dieu, très riche spirituellement ».

Suite à diverses contraintes, la communauté des Béatitudes de Saint Broladre, éditrice de « Feu et Lumière » décide de s'implanter à l'Abbaye Blanche de Mortain pour y fonder une nouvelle communauté. La famille Nouailhat décide de suivre et de s'y installer.



L'Abbaye-Blanche se compose de deux grandes ensembles : une partie médiévale faite, en particulier, d'une église d'influence cistercienne (XI^e et XII^e siècles) et d'un cloître daté du XIII^e et une partie plus récente puisque construite vers 1850. Cette seconde partie est représentée par un immense bâtiment construit pour accueillir plusieurs centaines de séminaristes qui devaient y acquérir leur formation religieuse. Les temps ont changé, cet immense bâtiment est de moins en moins entretenu et même marqué par une certaine décrépitude : non chauffé, huisseries non remplacées, etc...



Abbaye Blanche, Bâtiment construit au XIX^e siècle, où Serge Nouailhat installa sa famille et son atelier

non chauffé, huisseries non remplacées, etc... S'y installer, comme les Nouailhat décidèrent de le faire tenait d'une certaine forme de mortification. Ils firent ce choix dans un esprit militant, celui d'un couple en quête d'absolu.

La radicalité de leur choix s'exprime d'abord par le logement. Le couple et leurs enfants vont habiter une fraction de cet immense bâtiment, logement sans équipement, sans chauffage - le froid « mord » se rappelle Serge Nouailhat - logement que le manuel qu'il se plaît à être, va aménager à hauteur des moyens dont il disposait et même agrandir vaille que vaille en fonction des besoins : on utilise une nouvelle pièce (souvent cellules pour les séminaristes) pour les enfants qui grandissent, ou quand l'atelier nécessite plus d'espace. Autre forme de radicalité, celle d'une vie communautaire très encadrée : les repas sont pris en commun, associés à des lectures édifiantes. Au cours des premières années, seul le petit-déjeuner du dimanche matin est pris en famille. Radicalité aussi quand une grande partie du temps, près de 5 heures par jour, est consacrée aux offices religieux, aux prières, à la méditation, moments qu'il qualifie de « luxe ». Serge Nouailhat se souvient d'une époque faite à la fois d'une obéissance « un peu bête » dit-il, mais aussi de grands moments de fêtes, « de grandes joies ». Il ajoute : « Je récusais tout bien matériel. Je n'avais qu'un seul but, rendre ma femme heureuse, élever mes enfants, produire de l'art. Le reste était sans intérêt pour moi ». Une vie dans une autre forme de kibboutz, avec le souhait de répondre à une question existentielle : « Que Dieu veut-il que nous fassions de notre vie ? ». Même si ce cadre va être marqué d'évolutions bénéfiques, il sera celui de cette famille pour près de vingt ans.

A côté de cela, la vie apporte ses contraintes. Ne disposant pas d'argent, il fallait à chaque fois qu'une dépense s'imposait, aller demander quelques subsides au comptable de la communauté. Quand les enfants étaient malades, les conduire chez le médecin ou demander à ce dernier de venir les visiter à l'Abbaye Blanche avec parfois des visages, des attitudes, des remarques exprimant étonnements au moins, désapprobations parfois. Mais les enfants allaient à l'école à Mortain, et de nombreux habitants de la région venaient assister aux offices religieux, éléments d'une certaine ouverture sur le monde extérieur. La Communauté des Béatitudes de Mortain va être longtemps mal perçue par une partie de la population de la région : des originaux ?, une secte ? « Les braves gens n'aiment pas ceux qui suivent une autre route qu'eux » chantait Georges Brassens. La reconnaissance du caractère religieux de cette communauté des Béatitudes par l'évêque de Coutances aura un effet clarifiant et apaisant.

Pour un certain temps au moins, cette communauté des Béatitudes à Mortain va croître en nombre, passant d'une douzaine de personnes quand les Nouailhat arrivèrent en 1984 à près de 150, regroupant une douzaine de familles au début des années 90. Serge Nouailhat souligne les effets salutaires de cet environnement sur le développement social de ses enfants : ils se sont facilement intégrés au groupe, en comprenant et acceptant les contraintes du milieu.

Mais comment une telle communauté pouvait-elle vivre au quotidien, quand il fallait acheter, ne serait-ce que la nourriture. La réponse n'est, évidemment, pas simple. Des revenus venaient de la revue « Feu et Lumière » qui avait environ 20 000 abonnés. Venaient aussi de la vente d'oeuvres d'art. En effet, si cette communauté des Béatitudes avait une démarche mystique, elle se voulait aussi participante à la vie de la société, participation par le canal de l'art. Une grosse poignée d'artistes, peintres, sculpteurs, orfèvres, céramistes s'installeront à l'Abbaye Blanche. Ils y trouveront espaces pour leurs activités, réconfort humain et spirituel, favorisant leur réinsertion sociale. Ils vendront leurs œuvres au bénéfice de la communauté. S'ajouteront, pendant quelques années, des expositions, essentiellement de peintres, souvent de belle qualité, conduisant à la vente de tableaux qui contribuait aussi à la caisse commune. Au total, ces revenus étaient modestes, mais les demandes des membres de la communauté l'étaient aussi. Aurait dû s'ajouter une autre source de revenus, celle fournie par des stagiaires venant de diverses communautés de par le monde pour développer leurs connaissances théologiques, sauf que leurs communautés d'origine payèrent rarement leur écot et ce qui devait être une source de revenus devint cause de déficit. Les contraintes financières vont sonner le glas de cette communauté.

Les responsables nationaux de la Communauté des Béatitudes vont décider, pour diverses raisons, dont financières, de déménager en Belgique la revue « Feu et Lumière ». Les stagiaires vont se raréfier car on ne pouvait les accueillir gratuitement. Les artistes présents vont quitter Mortain. La communauté va se réduire à une dizaine de personnes qui vont continuer à vivre de la vente d'objets d'arts (peintures et sculptures) lors d'expositions qui attireraient des artistes de renom international : Abéji le japonais, Giotti le roumain, Guérin et Sanfourche les français, Hasquin le belge ou Rossine le russe. Mais ceci sera insuffisant. C'était le déclin et la Communauté des Béatitudes de Mortain sera fermée à la fin de années 2010 et les bâtiments mis en vente, sans succès actuellement.

Dans ce contexte évolutif, Serge Nouailhat va trouver son chemin d'artiste mais aussi de père de famille. Lors de son arrivée en 1984, il lui avait été demandé à de créer un atelier vitrail, activité artistique qui rejoignait celle des autres artistes présents à l'Abbaye Blanche. Il avait déjà reçu une certaine formation dans ce domaine à l'Ecole Nationale Supérieure de Cachan mais ne pouvait s'en satisfaire : il va faire un apprentissage complémentaire chez un artiste connu en la matière, Didier Gallais, artiste établi dans le sud de la France. Au retour, il s'atèle à son nouveau défi : la création pratique de cet atelier. C'est un contexte qui lui convient presque parfaitement : il est maître de son temps, maître de ses perspectives (on retrouve la personnalité indépendante déjà évoquée lors de son adolescence) tout en étant dans un environnement correspondant à ses aspirations mystiques. Il précise toutefois que c'était une situation « agréable mais anxiogène ». Il dispose de peu de moyens (10 à 20 000 francs de l'époque), doit inventer ses propres outils, mais dispose d'un espace quasiment illimité dans le bâtiment de l'Abbaye Blanche construit au XIX^e siècle. Son premier vitrail sera un Agneau qui se trouve toujours dans la crypte Sainte Adeline à l'Abbaye Blanche.

Assez rapidement, Serge Nouailhat va se faire connaître comme maître-verrier. Dès 1986, il réalise des œuvres pour la Communauté des Béatitudes de Nouan-le-Fuzelier puis pour l'Hôtel-du-Prieuré à Paray-le-Monial. Deux ans plus tard, il sort des frontières de l'hexagone pour réaliser un vitrail pour le Foyer de la Charité à Spa en Belgique.

Les cinq enfants grandissent, l'avenir est incertain à l'Abbaye Blanche et une production artistique de plus en plus conséquente vont se coaliser pour pousser Serge et Pascale Nouailhat à réviser quelque peu la forme de leurs choix initiaux. La première contrainte est venue de l'Abbaye Blanche avec une question majeure pour eux : s'il devait la quitter où pouvaient-ils s'implanter ? Il fallait loger la famille et un atelier dévolu à la production de vitraux qui nécessite de l'espace. Une option favorable se présente avec la possibilité d'acheter un champ, rue de la 30^{ème} Division Américaine à Mortain et sa situation financière

est jugée suffisamment solide (la valeur marchande d'un vitrail s'évalue entre 2500 et 3500 € /m²) pour qu'il obtienne les prêts bancaires nécessaires à la construction de cette grande bâtisse consacrée à son atelier mais qui lui sert aussi de lieu d'habitation. La production artistique de son épouse, Pascale, apporte sa contribution. Il va, par ailleurs, utiliser les nouvelles techniques du thermocollage du verre pour produire des œuvres d'une nouvelle veine artistique. De facto, une page de la vie sociale de Serge Nouailhat est tournée, sans que changent ses convictions religieuses.

Au cours des presque 30 années de sa présente carrière, Serge Nouailhat va réaliser 60 chantiers pour reprendre son vocabulaire. Chantiers réalisés pour des institutions religieuses, mais aussi pour des particuliers laïcs, chantiers en France mais aussi à l'étranger : Allemagne, Belgique, Croatie, Etats-Unis, Pérou, Portugal, Russie.